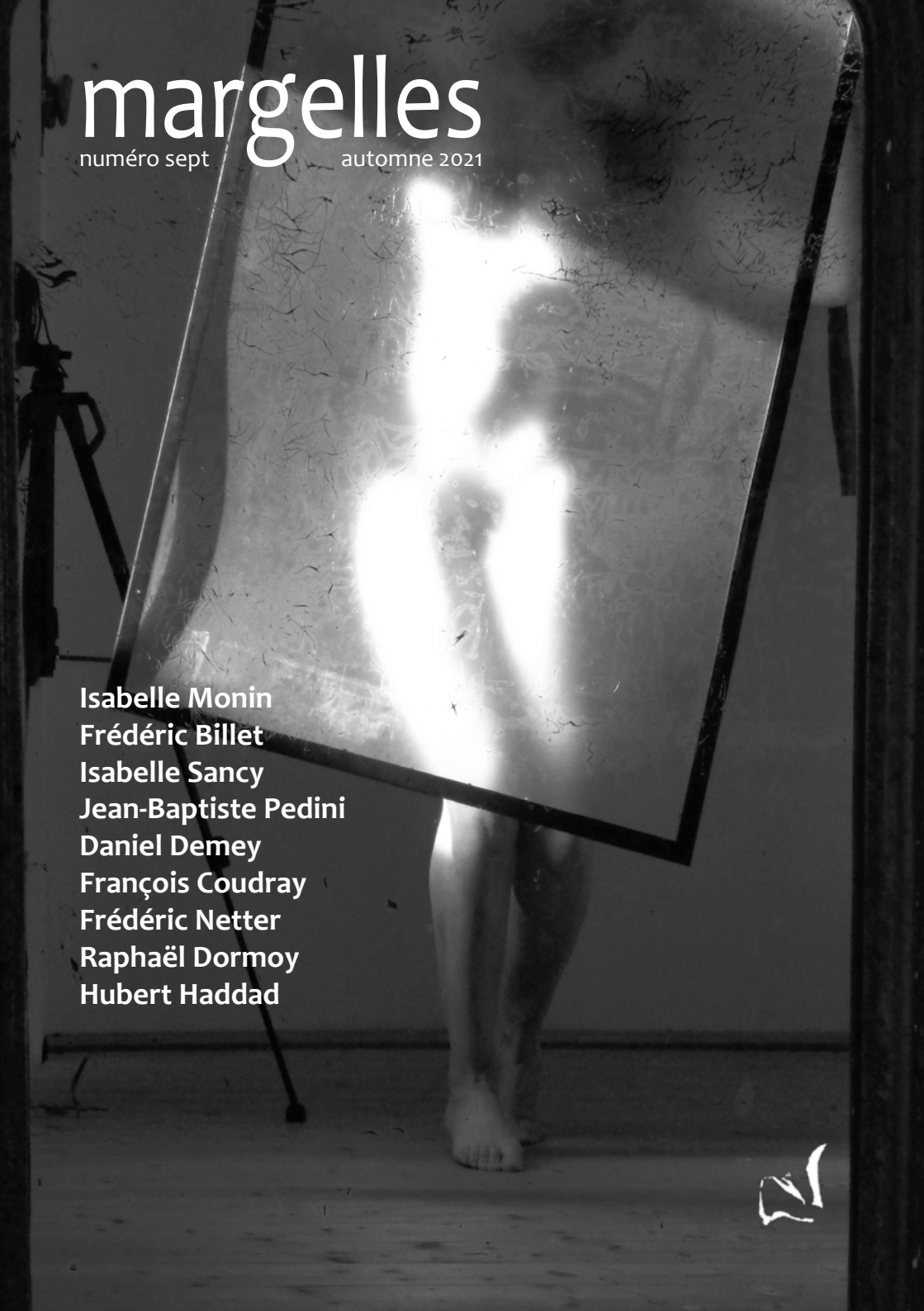
margelles

numéro sept automne 2021



Isabelle Monin
Frédéric Billet
Isabelle Sancy
Jean-Baptiste Pedini
Daniel Demey
François Coudray
Frédéric Netter
Raphaël Dormoy
Hubert Haddad

Éditorial

La poésie est faite pour explorer et rendre visible l'au-delà du langage, cet endroit d'où nous parlent tout à la fois les temps anciens, la nature et l'inconnu, la source, l'étoile et le regard croisé entre deux averses. Art de la lumière, mais aussi de l'obscur, confrontation avec ce qui dans les mots se dévoile au-delà du concept qu'ils portent en bandoulière. Et donc, fascinante expérience de la présence, du surgissement soudain vivant, ce « tournant du souffle » (*Atemwende*) évoqué par Paul Celan.

Cette rencontre avec la ville ou la trace humaine, le corps en clair-obscur, la nature traversée, c'est ce qu'explore la revue *margelles* avec constance depuis sa création. Le présent numéro en poursuit la recherche, poétique et photographique : du mystère de la renaissance et du désir, à la persistance du souvenir d'enfance, et de la quête lointaine à l'errance possible, chaque nuit, dans l'inconnu !

David Silvestre

Il est possible de contribuer à la revue *margelles*. Nous publions quatre numéros par an, un par saison, sans que ce critère soit thématique. Textes et/ ou images peuvent être envoyés au format numérique à < brunoguattarieditеur@gmail.com >.

N° ISSN : 2741-0935

Sommaire

Isabelle Monin / *Toute la vie dans nous* p. 6 - 11
Frédéric Billet / *Jours entrelacés* p. 12 - 31
Isabelle Sancy / *Eygurandes* p. 32 - 39
Hubert Haddad / *Petite suite pour A.* p. 40- 49
Jean-Baptiste Pedini / *L'aube vient* p. 50 - 57
Daniel Demey / *Haubois des morts* p. 58 - 63
François Coudray / *Lieu* p. 64 - 73
Frédéric Netter / *Les nuits ajournées* p. 74 - 93
Raphaël Dormoy / *Carnets* [extraits] p. 94 - 105
La poésie est là aussi - Pierre Klossowski et Ovide p. 106 - 107
Les auteurs p. 108 - 109

Crédits photographiques

Frédéric Billet : p. 12 à 31
Adèle Nègre : 1ère et 4ème de couverture, p. 6-7, 10, 58-59, 72, 84-85
Anna Agostini : p. 64-65
Jimena Miranda Dasilva : p. 3, 102-103, 106
Frédéric Netter : p. 74 à 93
P.A : p. 4-5, 32-33, 40-41, 50-51, 56, 94-95, 100, 104-105

Conception graphique Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattarieditеur@gmail.com / site : www.brunoguattarieditеur.fr

Isabelle Monin / ***Toute la vie dans nous***

Le matin de ma vie, mon amour, portera ton prénom. Car ce matin de ma vie fut une naissance. LA naissance. Signifiances. Naissance à l'état de femme, l'adieu à l'androgyne et l'adieu aux armes.

C'est beau, non ? Dit comme ça… Pause. Il faudrait dire « merci » du coup. Battement de cœur. Sonore. Une poussière à souffler encore. Une question impromptue. Une naissance est-elle toujours définitive ? Naissance à l'autre, POUR l'autre ? Oui, te dis-tu en fermant les yeux pour balayer l'incertitude – IL te l'a dit donc c'est VRAI – c'est toujours définitif, une naissance, CETTE naissance sans quoi tu n'es rien. Il y a un avant, il y a un après, pas de retour en arrière possible. Il y a aujourd'hui une jonction – hein ? – inespérée sur le fil du temps qui semblait te conduire auparavant malgré toi, à reculons et les yeux bandés dans une ronde inéluctable. Mais jusqu'où rajeunir ? Jusqu'à la rupture définitive… de la profusion insensée des palabres et de la toile de la fatalité.

Rajeunir en avant jusqu'au lien véritable - son explosion, ton éclosion - dans l'histoire qui s'écrit sans mimétisme et sans mythologie. Comme se profilerait sur notre haleine une mélodie du silence en sautant à cloche-pied sur les cris de la multitude.

Nous est une « fin », « fin » de l'ego flippé et destructeur d'un aujourd'hui tout-puissant, auto-généré, serpent hermaphrodite qui se suffit à lui-même mais se mord la queue. Qui se bouffe pour se rendre malade tout seul et se vomir à l'identique.

Nous a tranché l'ego en deux parties égales et a redistribué les lettres, organisé leur sens, scellé leur alliance. Nous est un horizon enfin désiré, la porte ouverte sur nos lendemains… L'an deux. Main dans la main.

Définitions… Il y a bien le mot « fin » là-dedans, si l'on cherche des balises, mais c'est la fin d'un avant qui ne reviendra plus. Enfin « o. – n. – s. », terminaison, terminus… Nous… Donc un début. Une conséquence délibérée. *Le* début.

Une main dans les cheveux pour les rejeter en arrière, pied de nez au passé, tu souris. Ils sont plus longs, d'ailleurs, comme pour faire confiance au temps qui t'éclaircit de l'intérieur. Tu n'avais jamais imaginé sans doute la puissante chaleur de sa paume – ou sa pomme – sur ta main t'irradier jusqu'au cœur pour effacer les maux inscrits ici ou là, la simplicité de ton corps retrouvé, réparé, redécouvert tien juste après l'avoir prêté à l'autre et puis rendu à toi. L'incarnation de soi après l'abandon fac-simulé.

Que de premières fois. Corps *à* corps : cheminement, appartenance, refuge. Le don sans la dette. Donner pour être soi, mais par l'autre – d'où ? Son regard. Son sourire. Ses mains qui font exister. Ses Mots. Arrêter d'*avoir peur*, d'*être* cette peur qui ne construit que le repli sur soi, l'évanescence, l'oubli de soi-même et marcher à côté sans se jeter un regard, ou se regarder ne pas vivre et en accuser une fatalité idiote et lâche.

C'est enfin si réel de t'aimer toi…

Tu remontes, remontes la pente, toujours. L'escalier qui craque, le bois qui caresse la plante des pieds, c'est si bon… un soleil explose dans ta poitrine… Il cogne… fort… fort. Il coule… répand ses rayons en douceur. Partout en toi. Tu souris. Encore. Ce n'est pas fini. Il n'y a pas de plafond, pas de sommet à la beauté.

C'est enfin si réel de t'aimer toi, que les mots eux-mêmes en rougissent et se cachent, souvent maladroits parce que trop émus s'ils émettent des notes qui puissent t'atteindre.

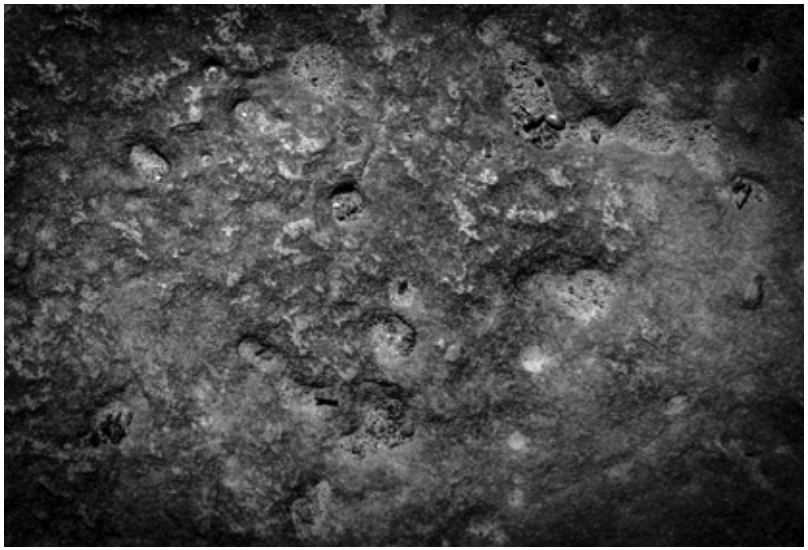
Il est certain que tu l'avais fuie, l'ancienne route, mais dans le sens inverse des aiguilles d'une montre… c'était là le piège, c'était là le danger qu'il fallait éviter. La confiance en sentinelle, il ne fallait pas perdre la lueur du phare en fermant les yeux trop fort quand le temps était à l'orage.

Il est certain qu'il est ton île, ton innocence exilée loin de l'enfance, pourtant terre ferme à l'horizon. Et toi offerte à cette terre promise. Sous un mince tissu tendu vers la vie, la pointe de deux proues jumelles et intactes font gonfler les voiles qui t'embarquent sans cesse. Pour vite s'envoler dans le sirocco de ses soupirs libérés. C'est si beau.

Les seins et les lèvres en érection, rouges et gonflées jusqu'au sommet de la vie, jamais atteint, toujours gravi, à parcourir de cuisses blanches et de sons mats.

Les mots les plus sincères s'incarnent dans la chair quand ils préfèrent se taire.

Frédéric Billet / ***Jours entrelacés***



dans les lointaines convulsions minérales dont l'écho figé reste troublant - que cherchaient-ils déjà, en vain ?

ceci n'est pas un vestige, il ne cache pas d'histoire d'enfants insouciants lors d'étés magnificients à la campagne - néanmoins, la nostalgie

tremblez mauvais-esprits quand la danse de l'herbe fait fumer la terre des ancêtres - le chant siouane retentira bientôt pour laver l'affront, et cette fois il ne sera pas trop tard

autour, il y a toujours le silence, la maison qui sentait le désordre et l'obscurité, l'automne, les bains tout nus dans la rivière, ce n'était pas mal, il n'y a plus personne

vous, dont je guette un regard - c'est ridicule la lampe brûle et Linky s'emballe sous les toits d'un merveilleux avril - faut-il vraiment la frotter petit génie ?

ce serait un jour de douceur lente, l'asphalte se prenant pour des flots aux ombres équivoques - hormis ce bip incessant et quelque peu agaçant

le soleil se levait sur les collines, ce serait encore une belle journée pour gambader joyeusement dans les prés, se disaient les jeunes vaches impatientes de se vautrer dans l'herbe tendre

ce n'est pas parce qu'on peut qu'on doit

il finira bien par se passer quelque chose

restant quoiqu'il arrive dans le tableau, on voulait plus ou moins fort, sortir du cadre

se moquant des pylônes, le jeu continuait, encore hésitant, un pas devant l'autre - ils appelaient ça la reprise, peu y croyaient, tous faisaient pourtant semblant et la machine immonde repartait, indifférente dans toute sa lourdeur

c'est un grand terrain de nulle part où chacun vaque à son absence de destin

pas besoin de faire un dessin, sauf s'il est très joli

entre cette menace qui peut aussi être une promesse de bonheur et la stupidité du monde, mon cœur balance - ridicule idylle et sueurs froides bercent mes nuits

et si l'on parlait un peu de la douleur cuisante et de la déchéance qui guette sous la surface des choses

habitat urbain et peri - l'épopée du kilomètre lancé

aurons-nous le temps - de démêler ce que nous avons si brillamment emmêlé ?

comme un enfant sur un manège, on tourne on tourne, et on retourne au point de départ, ce lieu magique où on se savait aimé

Isabelle Sancy / *Eygurandes*

Théo avait rendez-vous à huit heures du matin au château d'Eygurandes. Un homme grand, taillé large pour la sécurité - presque un rectangle noir - y était en faction sur la première marche de l'escalier extérieur. On n'aurait pas su dire s'il y avait un éclat vif dans son regard d'épaisse créature ou si c'était seulement très bien imité ; de toute façon dans les strates de ce genre de monde, Théo ne jouait guère à arrêter ses idées aux premières impressions ou aux détails qui étaient souvent vrais mais inutiles, ou plutôt inutilisables, comme le serait un chargeur de fusil d'assaut sur une petite arme de poing. Est-ce qu'il avait une arme cet olibrius en costume, le costume qui tombait trop bien pour être de petite confection, mais alors qui peut payer aussi grassement son garde ? Voilà ce qu'il se dit encore en lui déclinant son identité parce qu'il avait senti qu'il fallait faire ça, justifier de sa présence dans ce vieux château de campagne.

Maintenant il devait justifier sa présence ici. L'homme ne lui décrocha pas un mot, fit un lent mouvement directif, de la tête et du regard, vers le sommet des marches derrière lui et la grande porte entrouverte.
Théo monta et n'eut pas le temps de s'attendrir dans la lumière du passage traversant qui menait au merveilleux éventail des fenêtres du jardin dont il avait souvenir : c'était donc une femme qui était son rendez-vous ; et pourquoi pas une femme ? Elle était de dos, tournée vers le jardin, et ne sembla pas entendre la porte qui avait grincé quand il l'avait ouverte complètement. Théo toqua alors bien clairement à l'embrasure du salon et eut en réponse un brusque geste impératif. Sans se retourner, d'une main elle fit signe : silence, ne bougez pas. Quand plus tard elle lui fit face, Théo sut en même temps qu'elle était asiatique, très belle et qu'elle était au téléphone, mais avec cet appareillage ultra-mince réduit à une mouche posée près de la lèvre au bout d'un arc en platine. Aucune chance que ce fût en platine se dit-il en attendant, mais c'était comme le riche costume sur-mesure du garde à l'entrée, une situation improbable où néanmoins déjà, plus rien ne l'aurait étonné. Est-ce qu'elle était vraiment au téléphone, d'ailleurs, vu qu'elle ne disait rien et qu'elle n'avait aucune de ces expressions du visage qu'on a toujours quand on suit une conversation, et ce qui rajoutait du sel à la situation c'est qu'elle le regardait bien droit dans les yeux pendant tout ce temps. Il fut maître de lui-même, ne cilla pas. Il crut voir la mouche de velours parcourue d'un frisson, rosir la porcelaine fine, l'incarnat de ses lèvres aurait pu saigner. Mais elle avait les yeux noirs et rien d'autre. Elle dit enfin quelques mots, en regardant ailleurs. Cela pouvait bien être du chinois, en effet, mais la langue inconnue laissait quand même filtrer le ton universel d'une courtoisie très respectueuse. Quand elle lui parla, il se dit que finalement elle devait être française aussi.
Rien ne dépassait pensait-il, sauf son temps de silence avant de répondre. Jamais aucune expression quelle que fût la question qu'il posait, un long silence, et une réponse au cordeau. Son expertise était-elle destinée à l'assurance ou à des descriptifs de vente ? Elle lui répondit, après un silence : *vous me remettrez un rapport d'expertise destiné aux assurances et un autre destiné à des ventes éventuelles*. Mais impossible de savoir si à la base c'était l'un ou l'autre ou les deux qu'on attendait de lui. Autre question, relative aux photos qu'il pouvait être amené à faire pour consulter un collègue, réponse après un long silence : *chaque chose au château a été photo-*

graphiée, les fichiers sont à votre disposition, sous différents formats. Vous pouvez cependant faire de nouvelles photos à votre convenance. (Et cela, était-ce une manière de lui dire que l'inventaire du château prévenait tout éventuel abus de sa part ? Ou qu'une seconde expertise, quoique dématérialisée, était prévue ?). Devait-il inventorier parc et jardin, où il avait aperçu des statues et des Médicis ? (là, il mentait, il savait qu'il y avait des statues, de nombreuses vasques anciennes et de beaux bancs de pierre aussi). Réponse, après un long silence : *vous me remettrez en effet un rapport d'expertise concernant le parc et les jardins, l'un destiné aux assurances et un autre destiné à des ventes éventuelles*.
Il commencerait à l'instant même, comme il en avait été d'accord. Peut-être dix minutes après, il s'avança pour voir son rendez-vous qui partait, et le garde qui restait là sur la première marche. Théo pensa qu'ils échangeraient un regard, mais Théo fut seul à exprimer quelque chose dans le sien. Il rentra se mettre au travail.

Philippe d'Eygurandes était mort l'automne précédent, sans autre héritier que son neveu qui vendit tout pour se renflouer. En un jour le microcosme d'Eygurandes avait été foudroyé par l'orage qui s'était accumulé au cours des ans dans son ciel. Théo, le cadre d'une photo de famille entre les mains, calculait à quelle époque il avait habité le village, côtoyé la famille Eygurandes comme tout le monde ici, c'est-à-dire vécu, joué, lu, travaillé, aimé et aimé être là avec eux : de ses quinze à ses dix-huit ans, il y avait donc à peu près trente cinq ans. Le rez-de-chaussée du château avait été la géniale maison commune de tout le village jusqu'à l'automne dernier, en dépit de tout ce qui s'était passé : Mathieu aurait eu le même âge que lui, Victor aurait eu deux ans de moins, mais il ne savait pas à quel âge Mathilde d'Eygurandes était morte après ses fils.
Il y avait cent dix neuf cadres-photos sur les murs du salon, que deviendraient les photos ? Les tiroirs pleins ? Les archives. Les jouets. Les armoires, les robes, les dentelles. Le linge chiffré. Et tout ce qu'il n'imaginait pas. Le parfum qui empruntait à ce qui demeurait et se recombinait chaque jour différemment à l'air changeant.

Il n'était alors jamais monté à l'étage, et il n'avait pour l'heure pas encore osé monter à l'étage, même s'il était payé pour ça : payé pour soulever jusqu'aux tapis dans des bureaux privés, payé pour découvrir les lits dans des chambres secrètes. Longtemps ce fut facile, l'inventaire d'un trésor était plus ou moins excitant, il aurait expertisé des châteaux hantés ou des maisons sous la mer s'il avait fallu. Il ouvrait une nouvelle porte comme il ouvrait un livre, les choses parlaient la langue de l'Art et de l'Histoire, il connaissait tous les accents de la matière et de la technique. Et en reposant le dernier bibelot, il aurait pu faire d'une collection le portrait public - sa face privée et même le relevé de ses turpitudes - aux visages clos qui avaient commandé son expertise et qui se croyaient illisibles parce qu'ils étaient hautains, distants, persuadés ou soucieux de n'être rien dans les choses.
Mais maintenant toutes les histoires racontaient de plus en plus souvent la même chose. Le temps ralentissait un peu lorsque Théo se chargeait de suivre la restauration d'un meuble car c'était alors comme un livre abîmé dont l'his-

toire en lambeaux aurait pu être perdue ; encore quelques temps et la dislocation aurait été complète. Il lui était arrivé de trouver des pièces de puzzle perdu : par exemple, empilés près d'un bûcher dans une grange, des tiroirs sans commode aux boutons dépareillés dont la marqueterie intacte chuchotait d'une voix fraîche à son esprit : *j'ai été faite au XVIIIème siècle*. C'était un métier de précaution. Il lisait lentement. Faire restaurer un meuble c'était renouer les fils du temps dans les ateliers d'aujourd'hui, ou peut-être qu'avant tout c'était d'en parler avec ceux qui œuvraient à cela ? Il n'était plus très sûr. Il avait encore la conscience claire après le travail bien fait, quand une dernière fois il lissait du doigt la surface d'un meuble qu'il avait accompagné jusqu'à sa nouvelle demeure, l'impression de souffler sur les derniers mots d'un manuscrit antique recopié à l'encre et qu'il avait participé à transmettre. Mais il n'était plus vraiment très sûr qu'ils soient encore si nombreux à lire à travers l'assemblage des choses. Il chassa de son esprit qu'il était de ceux qui inscrivaient le prix des choses, lequel était toujours écrit plus gros que ce qu'il y avait à savoir de ces choses.

Jusqu'à l'automne dernier, le rez-de-chaussée du château avait au moins été fonctionnel. Le mot s'imposa. Il parcourut du regard un pan de la bibliothèque qu'il se souvenait avoir ouverte, parfois à contrecœur, quand Mathilde d'Eygurandes les envoyait chercher un dictionnaire pour y vérifier juste un seul mot. Il en sourit.
Il avait aussi obtenu de dormir sur place. Après un long silence, elle avait répondu : *je vais ordonner de faire préparer pour vous une chambre du premier, à gauche de l'escalier principal*. Ce soir pour la première fois il toucherait l'intimité des draps d'Eygurandes. Il pensa : ce sera le passé au présent mais il corrigea la formule avant d'en prendre toute la mesure : ce sera le présent du passé, une nouvelle fois. Théo prêtait du génie, du bon génie, à Philippe et Mathilde d'Eygurandes d'avoir fait de leur maison le palimpseste d'un passé qui n'avait pas tout dit. Ils avaient redéployé les ailes protectrices du château, l'apparat du passage traversant avait été un simple décor de fête, la grande cuisine un moulin ouvert aux quatre vents, quand l'intimité était au bout d'un immense escalier interdit. L'esprit soufflait partout.
Quelque chose avait disparu. Et qui étaient les maîtres de maison ?

.

Hubert Haddad / *Petite suite pour A.*

1

Haute magie de la lumière
dix fois
dans l'agonie
l'image
prend corps

2

Scènes en damier
regards perdus
le sang coule d'une mémoire
et s'étale dans
l'oubli léger
entre nuits et jours
l'ombre d'un ange révèle
par brisures
le miroir chu de l'œil

3

Dix fois prisonnier
de l'apparence
ô Sephirots!

Je m'engage au vide
dans la lumière
instantanée

4

Un tarot d'images
découpées au hasard
parmi les choses
parce que l'espace et le temps
se croisent
dans un magasin d'accessoires
parce que la mort bâille
comme une porte

5

Quelle construction mentale
se compte sur les doigts
ou sur l'œil à facettes
d'un cyclope
qu'on crève d'un seul éclair
images jetées aux flots
derniers remous
d'éternité

6

Natures mourantes
de la mémoire
Ithaque noyée
puzzle incomplet des nébuleuses
devant la pierre se cache
l'issue

Il faut dresser les paravents
autour du dernier visage

7

La peinture en éclat
couleurs et lointain
un fond de jardin
une silhouette
son reflet dans quelque porte
une pomme ou un citron
désordre construit d'une main
en équilibre
dans le hasard perpétué

8

Ce serait la nuit à dix heures
dans la confusion
des Nombres et des ombres

Quand le peintre incessamment
retourne l'as et le neuf
pour une dernière réussite

Souviens-toi longtemps
comme les objets nous ressemblent
dans l'éloignement
vide
du Temps

9

Moitié d'oubli
tête entière

Tout est double
sous l'aile et la cendre
l'or des vitres s'échange
avec le réel des nuits
une statue
roule
dans un volcan

10

Peindre
prendre le temps de la lumière
entre l'œil
et l'oubli
quand une mémoire d'eau
reflète
la flamme
d'anciens jours

11

Un autre regard
au même lieu
désir muet
ce coin de monde
dans l'atelier
la lumière de l'œil
filme
le marbre et l'eau
l'abandon des feux
image par image
dans la vitesse retenue
d'un fleuve

12

Image arrêtée
sur une perspective d'oubli
peut-être floue
entre solitude et réalité

Un monde accessoire
s'entête au pied des marches
Tandis qu'une statue
de plâtre
tombe
en ruines savantes
dans la blancheur continuée

13

Passerelles et labyrinthes
chutes en recomposition

L’objet excède l’image
sous la pluie d’encre
comme la rosée
sur Pompéi

14

Impressions de réalité

Un chevalet muet comme
une vieille caméra
sur son trépied
pour arrêter les vues passantes

15

Un jeu de cartes lancé
dans l’angle ouvert
de la pensée
La mémoire pour chaque instant
pour les visages
pour les pierres noyées

Là-bas dans un port
tu longeras un mur
qui tourne autour
du siècle couchant
loin des statues entières
du jour

16

La nuit
rapproche les miroirs
derrière la porte sans fond
de la mémoire
hydres et dragons
s’enlacent
dans les lignes d’une main
pour figurer tous les destins

Jean-Baptiste Pedini / ***L'aube vient***

Scalpel

Le scalpel des mots nous frôle la poitrine. On est comme la poupée vaudou de notre propre malaise. On se sent désarticulé. Chaque membre souligne une manière de raturer l'imprévisible, de considérer les images dans leur seule révélation. Chaque mouvement fait cliqueter les vitres. On croit faire une affaire en s'échangeant contre un trait lumineux, un baiser sur le front. Contre l'audace d'être. Et plus que tout la fin d'une veillée interminable.

Après l’averse

Mais la coque de vivre semble impénétrable, difficile à percer quand s'agglomèrent les émotions, les nuages vaporeux, les tonsures de l'être. On ne sait pas comment s'y prendre avec cette masse-là. Alors on se contente de palper l'inconnu. Dégoulinant de sueur. Bavant nos peurs sur le trottoir. Nos peurs sont comme ces escargots que l'on suit à la trace quand revient l'éclaircie. Longtemps après l'averse. Tenaces et brillantes. Incolores. Longtemps après l'averse, nos peurs sont comme vivre.

Dans la nuit

On va dans la nuit et ne on lève plus la tête quand le noir dégouline. Ça soulève à peine le cœur et quand l'aube s'annonce, quand les yeux se dilatent, quand le chemin devant plisse, quand les gorges compressent, quand tout finalement prend forme. Alors on se replie, on se sait trop chétif pour affronter les contrastes. On va dans la nuit mais ici chaque mouvement est un crochet du droit. Alors on tombe à terre. On s'enfuit et divague, on ferme une à une les cellules, on se répète chaque mur en attendant que le ciel tienne.

L’aube vient

L'aube vient comme une levée de corps. La lumière révèle quelque chose d'étrange. Ce quelque chose n'a pas de forme, pas de contours pour s'agripper quand la tempête pousse. Pas de nuance, pas d'épaisseur. L'aube vient et on se voit partir avec. Cadavre matelassé. Pierre plate repêchée dans la mare de la nuit. Pourtant les mains qui nous soutiennent portent bien plus que ce qu'on est. Ce n'est pas tant le poids du jour qui pèse à cet instant, ni sa violence, ni même sa vérité, ni le front dégarni du ciel quand l'horizon s'allume. L'aube vient mais rien n'est mis en balance. Rien n'est juste.

Distance

Tout est sombre devant. On avance rapidement de mémoire en terre neutre. L'odeur de la solitude nous sert de main courante. Tout est sombre devant et on voudrait casser le ciel, le bombarder de phrases dures, l'ébrécher pour que passe un peu de lumière. Quelques gouttes pour faire mentir la mort, reprendre un peu de consistance. Quelques gouttes pour éviter les pièges que tend la nuit. Haut le cœur monté en potence. Croche-pied à la raison quand les issues se troublent. Sans distance. Sans secours.

Daniel Demey / *Hautbois des morts*

Existent-elles,
sont-elles
encore ?
Ces femmes aux robes tombant des épaules nues,
découvrant sur la gorge l'inadvertance
d'une invitation sans raison
l'amour,
d'un plis, d'une plongée vers le couvrant,
le nœud à ouvrir dans la chair

Une goutte d'eau
sans question d'où elle tombe,
qu'elle graine elle lèvera
qui tombe, d'un nuage recommence

Il y a des femmes appendues au jardin
qui ne savent pas leur être de grains
que le lit de la peau
est un flirt mis au regard
une bouée, une balise à l'inconsciente jetée
qu'elles sont sans faute, sur le point
les mains, les bras en châle flottant,
de reverser aux profondeurs

Elles se promènent
attendant quelque chose
dans un accueil du monde,
un souffle les voilant

Il y a des femmes
épures,
aussi douloureuses à croiser
que d'un instant vous voudriez
être à leur place,
que vous connaissez
déjà de l'être, l'infinitude en vous :
qui vous plient, mettent à genoux

des femmes qui ne savent pas
l'horreur de ce pouvoir
qu'elles font mourir
ne ramassant ni la brindille,
ni la tige séchée d'une fin d'été
pourtant qui les supplient,
la mort présente, déjà là,
la mort qui a donné,
dans ce reste de la vie

des femmes qui laissent passer
se retournent à l'écho
qu'elles ne voient pas

D'où vient cette vibration
sans nom des collines ?
Cet étrange enveloppement
dans la main d'un fétu
du son, la résonance d'un chaume ?

Pourtant du chaume viendra la flûte ?
Pourquoi l'égarement du déchet ?
Quand il détient la promesse du vent ?
Pourquoi ne me laisses-tu souffler sur toi ?
Je passe, te crains, et te déserte,
Combien répondras-tu ?
Combien me reprendras-tu ?

•

Errant de toi
une "œuvre" de recherche
je n'ai plus retrouvé
l'élévation
quelle femme encore à se donner ?

J'ai été peintre
dans la capture libre de son modèle
pour y trouver, pour y serrer le nœud
l'essence perdue à retrouver
noyau unique
la graine dans l'enveloppe
née du regard
elle s'épanouit, la fleur grandit
la femme devient
son propre amour
sa propre graine,
elle croît
s'étend et vous accueille
dans l'arbre de son corps,
aux branches de ses bras
le feuillage de son sein

Elle vous prend,
en une élévation
et vous pliez la route vers elle
qui vous tend le pinceau
- viens

J'ai pu te dessiner
te peindre,
tu m'as donné
la racine du lieu
la satiété
où le repos tue la nostalgie

Je t'ai trouvée
au bord de la substance
et tu as acquiescé
je t'ai perdue
tu es sortie
tu m'as quitté
je n'ai plus de regard où porter
mon dessin,
je n'ai plus de métier
et ne suis plus un peintre
un "peintre" sans objet
désarrimé
à qui tu tends
le rêve perdu
de ta consolation

errant de toi

François Coudray / *Lieu* [*extrait*]

en quel recoin de mon corps ton absence
refuge s'abandonne
le trapèze (au creux de la nuque et de l'épaule)

c'est à droite (l'épaule gauche tire
brûle même parfois)
mais je ne dis pas que c'est le cœur

à moins que le sternum
mais quels mots oublier pour
t'y respirer

rien que la ligne d'une crête déchirante de lumière

il m'arrive de ne plus savoir
de toi ou de moi
lequel a disparu

je te caresse sur ma joue nos
barbes négligées
et notre absence

et je souris de ne plus savoir
que faire de nos corps

ton absence réinvente
la géographie de mon corps
cherche
mon chant
les lieux de ton corps disparu
à travers le mien

je te déplace

ta main sur la mienne et ton bras frôle
caresse
efface

ton menton sur mon épaule ta joue
contre la mienne

et qui sait cette danse

et qui sait cette absence

.

erre
chemine

à l'intérieur de moi

guide (comme lumière sourde et douce
au creux des omoplates) mais quoi écrit

cette absence (quelle mémoire
au travers de mon corps)

cette présence
n'est-elle qu'une image (comme en invente
la somme de nos corps
dans les poèmes)

simplement part de moi

et ton nom ?

et quoi l'oubli quand mon corps (n'est plus que
le soleil à travers la vitre sa
chaleur sa douceur) peau à peau s'en va
avec lui

·

quoi reste là (dans cet autre creux à l'envers de l'épaule
juste au-dessus de la poitrine)
respire

certains jours ton absence
ne parvient à se dire n'est
plus qu'une ombre
me brûle
obsédante
sur le rebord de l'œil
dans le fond de la gorge

·

comme tu t'éloignerais
à reculons

retrouver la blessure
la faille le refuge
l'évidence de toi dans le manque de toi

on peut vivre aussi dans la déchirure on peut très bien

la pierre où confondre les enfances qui nous tissent tissaient

et la lumière tremblante de l'écrire

on peut vivre aussi dans la déchirure on peut très bien

me lover en cette faille le vide et
la pierre qui embrasse le gouffre

préférer la blessure ?
habiter ton absence

dans la musique qui te réveille là
au creux de mon épaule si doux que
c'en est presque douloureux
parce que tu n'y es plus

dans l'ivresse d'un talus où
finir la nuit
terre à terre envolée ça
tourne
la montagne
ombre immense
nous dévore

je me blottis
tremblant
tout contre ton absence

musique *mesure au vide*

ton menton sur mon épaule
ta tempe contre ma tempe tes cheveux sur ma joue
le poids de ton absence
tout contre moi

parfois me prends la main
et c'est ma main encore

·

ou marches
au loin devant

juste devant (je suis
dans son pas)

essaye de m'essouffler
d'épuiser mon babil et
de nous rendre

à la déchirure de la lumière sur la combe au crissement
du givre de la neige de la glace à cette pulsation
où écrire nos corps

courir projetés de tout notre poids par la pente
dévaler prés et bois (partout la roche affleure sous
l'herbe grasse les feuilles mortes)
sauter le petit mur de pierres sèches

et le talus plus raide encore nous
happe projetés de tout notre poids encore le
grand chahut de nos corps emportés ça
s'envole et résiste
jouit
comme chute
on s'éprouvait vivants

dans la tension et l'envol
la chute et le rebond
contre la terre
là

.

ton corps n'a plus de poids lorsqu'entre ses bras
il te descend te
couche sur le sol (un tapis sur le carreau froid)

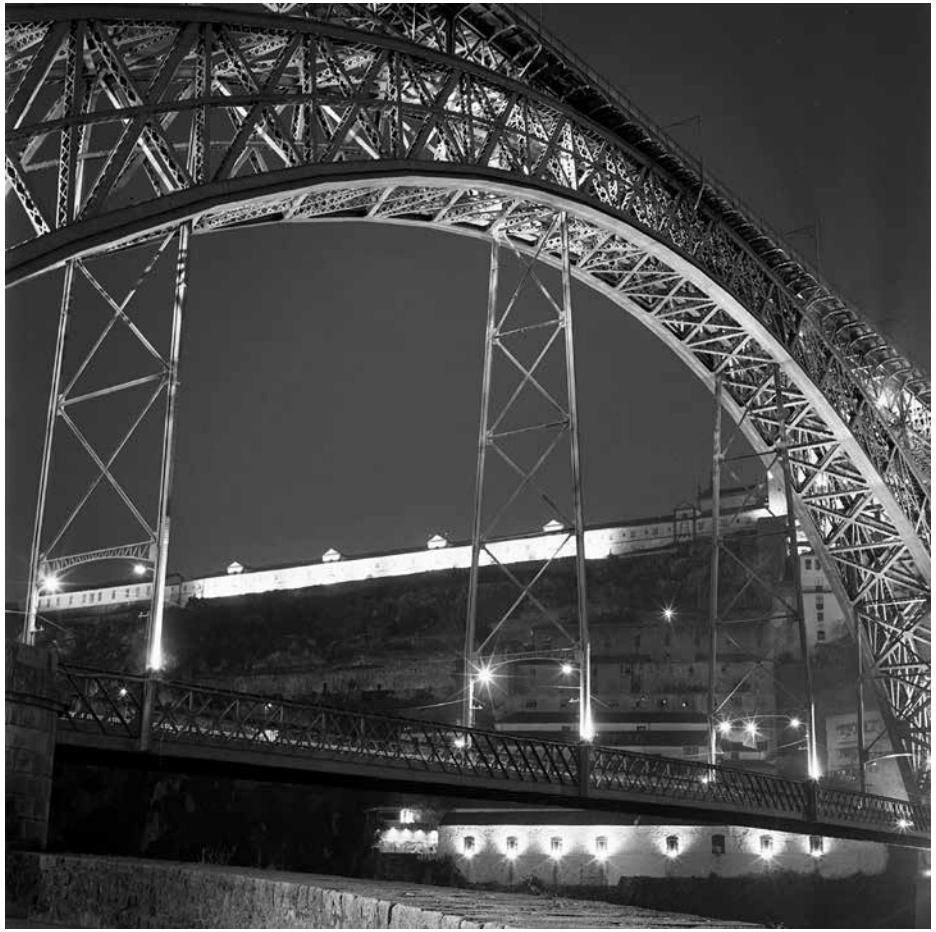
et le mien continue de battre

Lieu est extrait d'un manuscrit inédit, *ça veut dire quoi partir* (à l'exception du dernier poème, figurant dans *on se retrouvait avec (nos corps)*, la tête à l'envers, coll. Fibre.s, 2021

Frédéric Netter / ***Les nuits ajournées***

RESTAURANT CAFÉ de la PAIX
CAFÉ de la PAIX

All Destinations



Raphaël Dormoy / *Journal* [extraits]

29.04.2019

Derrière la vitre, un autre monde ; un autre monde luit.
Je suis allongé.
Pourtant si j'ouvrais la vitre, pour m'y rendre,
je passerais de l'autre côté, dans le monde ancien ;
dans le monde ancien que mes pas arpentent chaque jour,
chaque matin.
Il faudrait que cet autre monde entre chez moi,
comme il entre à cet instant ;
Autre monde auquel j'appartiens pleinement.

13.07.2019

Au bord d'un nuage :
Je pensai que mon fils m'avait lancé une pierre,
Mais c'est un oiseau.
Et, ce que j'ai pris tout à l'heure pour un déchet plastique est
un papillon.
Au bord du même nuage :
Un vigoureux frêne m'instruit
– Ses branches, sa lumière –
Tandis que mon fils est entré dans l'eau du canal,
montrant les poissons autour de lui ;
On ne se lasse pas des miracles.

15.09.2019

Je suis assis dans le cimetière
La porte des mondes s'ouvre. Je deviens tout petit.
Je deviens plus petit que les moucherons qui volettent autour de moi
Je deviens plus petit que la feuille du peuplier, tombée par terre,
Que le mégot de cigarette porté dans la rigole.
Savoir à quel moment ouvrir les yeux comme on sort les mots d'un rêve
Savoir à quel moment fixer la parole,
tandis que la porte des mondes est béante et que le monde ne dit rien.
Laisser les milliers de paires d'ailes aller,
Décharger le coléoptère de son propre poids, qui traverse la route ;
Se remplir les poumons, comme d'autres s'emplissent les poches,
Gaspiller l'or des tilleuls, et le vent frais ;
Il resterait un regard, un regard plein,
ayant plus d'insistance que n'importe quelle durée ;
Un regard qu'aucune chute ne pourrait soumettre.

26.07.2020

Le livre est posé sur la table
Que dirais-je de plus ? Que puis-je dire de plus.
Le chemin est ardu.
À y voir de près, il se passe même de chemin.
Le livre est posé sur la table.
Les noix et les amandes sont posées dans l'écuelle.
Il me souvient un morceau de rêve.
Les noix et les amandes et l'écuelle.
Les noix et les coques de noix, l'écuelle et la coque.
Le livre est posé sur la table à côté de l'écuelle.
Que se passerait-il si le fil des cigales sautait ?
C'est une vieille machine à coudre, une Singer 191B,
et parfois le fil s'ôte ;
Bien mouiller le bout, l'enfoncer dans le chas.
Et, dois-je garder les tourterelles qui s'essaient sans effet ?
Et que faire de ce que la pensée laissera dans la nuit faute d'avoir su la toucher ?
Si j'enlevais le vent, si j'ôtais la cigale, si j'enlevais la mer, et si j'ôtais la colline,
et si j'ôtais la cloche du village, et si j'ôtais le reste, tout le reste,
il resterait l'écuelle, l'écuelle en terre cuite, qui contient l'écuelle et la table, les noix et les amandes, le vent et les collines, la mer et les cigales, et tout ce qui m'invite à cet instant à me taire et me recueillir en elle.

18.08.2020

« Celui qui jouit de la lumière,
Celui qui jouit de la beauté
Celui qui jouit d'être là. »

À vous écouter,
je continue de m'enfoncer dans la terre.

Je ferme les yeux pour être sûr de recouvrer un instant la vue.
Jusqu'où puis-je descendre ?
Un instant, je me souviens être nulle part.

Et que cette superposition d'espaces, de temps, de mémoire
est l'agencement d'un monde habitable, où chaque illusion,
chaque moment est à sa place.

Et l'agencement de l'oiseau avec son vol d'oiseau.
Et la cloche de l'église a peut-être plus de proximité avec
le tilleul qu'elle n'en a avec le temps ou qu'avec ce village.

J'ouvre les yeux sur un monde dont je crois être familier,
mais dont l'exactitude et l'étrangeté m'échappent.

24.09.2020

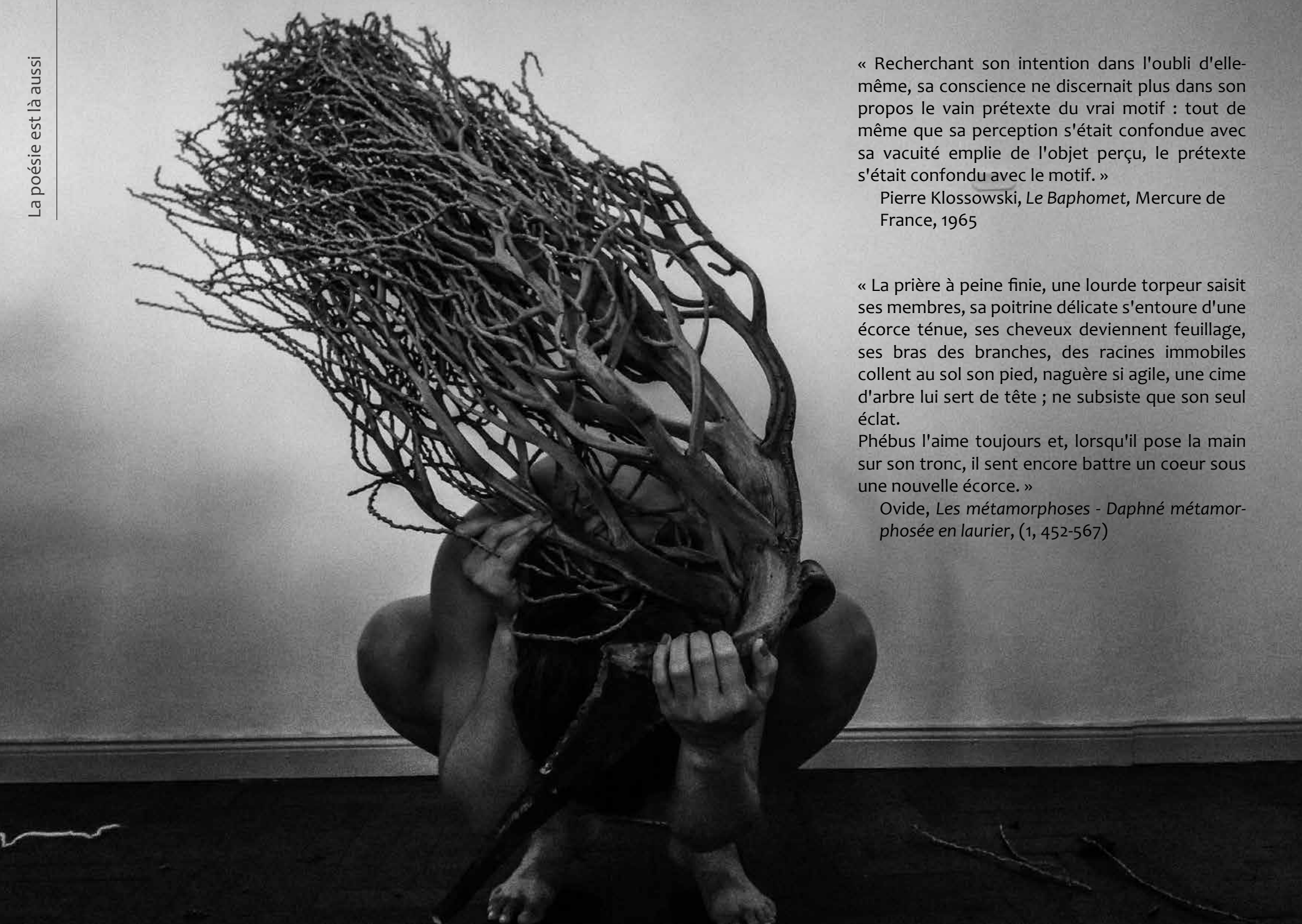
Enfin, enfin !
Enfin, je ne suis plus obligé de dire que « la chaise » est la
chaise.
Je puis relâcher la pression, et m'asseoir
Me laisser emporter par le mouvement du train
– Quelconque, sans obligation de dire :
J'ai relâché le costume.
Je l'ai posé à côté de moi
Je suis posé à côté de *lui* ;
Cet autre qui sourit dans la nuit.

26.01.2021

Garder la ligne et le regard – tendus
comme un pont entre deux berges ;
Fouiller dans sa mémoire
pour ancrer les deux instants,
– passé et présent ;
Pour que les yeux soient deux câbles fixés :
Pour que l'arbre soit l'arbre, le nuage le nuage,
et la route soit la route,
et non le chemin qui nous ramène à demain.

03.05.2021

Certains regards ont tant de beauté
Bien plus de beauté que le paysage ;
Certains regards ont bien plus de paysages que le paysage lui-même.
Oh comme j'aimerais rester dans le train,
Éternellement, à regarder votre paysage
Dont je ne sais rien.
Certains regards vous magnétisent
Comme une source d'eau vive.
Ce paysage, enfin ce regard, pose la pierre à son endroit,
Le futur à sa place,
Et tout ce que la vie contient de vie est dedans vos yeux.
Que restera-t-il ?
La tendresse des pierres,
Une hésitation.



« Recherchant son intention dans l'oubli d'elle-même, sa conscience ne discernait plus dans son propos le vain prétexte du vrai motif : tout de même que sa perception s'était confondue avec sa vacuité emplie de l'objet perçu, le prétexte s'était confondu avec le motif. »

Pierre Klossowski, *Le Baphomet,* Mercure de France, 1965

« La prière à peine finie, une lourde torpeur saisit ses membres, sa poitrine délicate s'entoure d'une écorce ténue, ses cheveux deviennent feuillage, ses bras des branches, des racines immobiles collent au sol son pied, naguère si agile, une cime d'arbre lui sert de tête ; ne subsiste que son seul éclat.

Phébus l'aime toujours et, lorsqu'il pose la main sur son tronc, il sent encore battre un coeur sous une nouvelle écorce. »

Ovide, *Les métamorphoses - Daphné métamorphosée en laurier*, (1, 452-567)

Isabelle Monin. Née en 1982. Vit et travaille dans le Grand Est (de Dijon à Charleville-Mézières). Elle a refondé la revue Némésis de 2004 à 2011. Elle a successivement fait paraître des textes dans «Némésis» (2001-2011), *Trajectoires* (2002), *Vermifuge* (2010), *Dézopilant* (2011), *Squeeze* (2011), un recueil de poésie, *3 X rien des astres*, aux éditions Vermifuge et de nouvelles aux éditions Chloé des Lys en 2014. Elle revendique une grande liberté d'écriture, qui ne se conçoit pas sans, corollairement, une grande liberté de lecture.

Frédéric Billet est né à Paris avant d'émigrer rapidement en Île-de-France. Il s'est lancé depuis près de deux décennies dans une tentative d'enluminer la banalité de sa vie par une pratique hasardeuse de la photographie ordinaire, assortie de la rédaction de légendes confondantes d'une profondeur abyssale dans laquelle il se noie régulièrement. Son cercle de fidèles admirateurs atteint désormais une dizaine d'individus, dont certains particulièrement lumineux, ce qui justifie sans doute la poursuite de l'expérience.

Isabelle Sancy est née en 1967 et vit dans le Gers. Elle a contribué aux revues «ARPA» (2017-2019), «margelles» n°1,n°2, n°4» (2020), «Contre-allées» (2020). Un premier recueil, *Paraisons* a été publié chez Bruno Guattari Éditeur en 2020. Un prochain recueil et un roman sont en cours de préparation chez le même éditeur.

François Coudray . Né en 1977 dans les Alpes,vit et travaille actuel lement à Montevideo (Uruguay), après quatre années passées à Manille (Philippines). Il collabore régulièrement à plusieurs revues («N47/4728», «Les Citadelles», «Décharge», «Ecrit(s) du Nord», «Triages», «Contre-allées», «Catastrophes»…). Ses projets l'amènent à faire dialoguer poésie, musique, théâtre et arts plastiques, (*transhumance*, 2011 et *l'amour n'a que nos corps*, 2012). A également publié à La fabrique poïein : *la fuite du fleuve* (2013), *chaque jour* (2015), *croisement des silences* (2019), *l'herbe noire* (éditions du Frau, 2016), *frau(x)*, ouvrage collectif (éditions du Frau, 2019).

Frédéric Netter reste caché derrière son appareil photo et est suffisamment sot pour utiliser un appareil moyen format à visée abdominale qui ne remplit donc pas bien efficacement ce rôle d'oblitération. Il aime que la photographie se mêle à la musique et à la poésie, a ainsi participé à plusieurs disques du label Ayler Records et la revue «Les Cahiers du Moulin», autour de la poésie de Armel Guerne.

Jean-Baptiste Pedini. Né en 1984 à Rodez, vit et travaille dans le Gers. Des publications dans une trentaine de revues et ouvrages collectifs. Plusieurs recueils publiés dont *Passant l'été* (Cheyne éditeur, 2012), *Le ciel déposé là* (L'arrière-pays, 2016), *Trouver refuge* (Cheyne éditeur, 2017) et dernièrement *Comme le fleuve au paysage*, co-écrit avec Vincent Motard-Avargues, aux éditions de l'Aigrette.

Hubert Haddad est né le 10 mars 1947 à Tunis.Il a publié de nombreux ouvrages en tant que poète, romancier, historien d'art ou encore essayiste. Parmi les parutions récentes citons notamment *Table des neiges* (Circa 1924, 2014), *La Verseuse du matin* (Bernard Dumerchez, 2014), L'Écre et l'étrit (Editions Jean Michel Place - 2016), *Comme un étrange repli dans l'étoffe des choses* (La Bibliothèque, 2016) *Casting sauvage [archive]* (Éditions Zulma, 2018), *Un monstre et un chaos* (Éditions Zulma, 2019), *La sirène d'Isé* (Éditions Zulma, 2021). Le texte publié dans ce numéro de «margelles», *Petite suite pour P. Agostini* a précédement été édité sous forme de livre d'artiste accompagné de peintures originales (Éditions Rencontre, Coll. Tête à Texte n°1, 2004).

Daniel Demey né à Bruxelles en 1958. Dans un fusain réalisé en 1979, je me présente tel que je ne pourrais mieux le faire aujourd'hui. Une forêt d'arbres anonymes. Un reflet d'une petite maison avec un banc où quelqu'un se trouve. Une demeure, un lieu suggérant une clairière agréable dont la forêt ne témoigne pas qu'elle existe où je signe ma présence à l'envers. Derrière l'orée du bois, comme un mur de séparation, le flot de la tempête inquiétante d'un monde insupportable de fureur, de cris, de meurtres, de résignations, et d'autres bruits. Sa place par un songe à l'envers de ce monde.

Raphaël Dormoy vit à Paris. Travaille essentiellement le lieu de la forme courte (récit, nouvelle, fiction…). Publication du Manifeste de l'éventail à compte d'auteur en 2010. Il diffuse une partie de son travail sur son site : raphaeldormoy.net

Livres

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poésie, 2018
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poésie, 2018
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019
Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020
Fabrice Farre, *Implore*, Poésie, 2020
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020
Jos Garnier, *le temps s'est fécondé à l'os*, Poésie, 2021
Manuel Reynaud-Guideau, *Quartz*, 2021
Roland Chopard, *Progressions*, 2021

Revue

margelles n°1 (printemps 2020)
margelles n°2 (été 2020)
margelles n°3 (automne 2020)
margelles n°4 (hiver 2020)
margelles n°5 (printemps 2021)
margelles n°6 (été 2021)

Cahiers [appareil]

Adèle Nègre, *Hortus conclusus*, 04.2020
Jean-Claude Terrier, *La crête La faille*, 04.2020
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 05.2020
Julie Buisson, *Aube Tracasse*, 05.2020
Martine Gärtner, *L'œil du cheval*, 07.2020
Gilles Marais, *Trois pièces*, 11.2020
Jimena Miranda Dasilva, *Impúdica*, 01.2021
Daniel Leuwers, *Variations Baudelaire*, 05.2021
Fabrice Magniez, *Formes*, 05.2021
Adèle Nègre, *Observations*, 09.2021
Adèle Nègre, *Interférences*, 09.2021

« Penché sur la margelle
Il me chantait l'amour
Sa voix grinçait comme la poulie
Et moi dans mon costume de vérité
je me taisais et je riais
et je dansais au fond du puits »

Jacques Prevert, extrait de *Chanson, Paroles,* 1946

5 Euros